

Distribution : 5F/4H

Estelle : Jeune diplômée fraîchement entrée au cabinet de la ministre du redressement progressif. Elle est complètement sous l'emprise de sa hiérarchie et sa carrière passe avant tout.

Séraphine Pigarolle : Mère d'Estelle. Paysanne au caractère bien trempé et à qui rien ni personne ne résiste bien longtemps. Passionnée de mécanique et de distillation elle a le secret d'un élixir capable de doper aussi bien les êtres humains que les moteurs à explosions.

Bérénice : Bérénice de Saint Kerouan (BSK pour les intimes), ministre du redressement progressif. Très austère en apparence mais atteinte d'une forme aigüe de nymphomanie qu'elle a bien du mal à cacher, surtout aux paparazzis qui la poursuivent sans relâche.

Charlotte Lapige : Secrétaire de la ministre. Vieille fille très BCBG et très pincée mais dévouée corps et âme à la ministre.

Ginette Leborgne : Agent de police à la poursuite de Séraphine et de son tracteur. Fonctionnaire rigoureuse et opiniâtre, du moins au début.

Oscar Touchière : Homme timide maladif, niais et narcoleptique. Il s'endort subitement sous le coup de l'émotion. Voisin de Séraphine, il est passionné de valse musette.

Pedro Gonzalez : Acteur porno assez imbus de son physique et de ses performances. Bien que surnommé l'Étalon Andalou, il n'a pas l'accent espagnol car en fait il est français.

Quentin : Petit ami d'Estelle. Jeune homme espiègle très épris mais prêt à tout pour une bonne vanne ou un bon mot.

Hubert : Garde du corps de BSK, flegmatique, dépressif et épuisé.

ACTE 1

Rideau fermé : on entend Quentin chanter à tue-tête des bribes de chansons parlant de l'Espagne, allant de « Viva España » à « La belle de Cadix » entrecoupées de « Olé ! »

Après une vingtaine de secondes, le rideau s'ouvre sur Estelle, seule en scène, assise sur le canapé. Elle essaie de travailler, malgré les vocalises de Quentin, en consultant des dossiers papiers et en tapant sur son ordinateur portable.

ESTELLE. – Quentin, pour l'amour du Ciel ! (*Quentin se tait.*) Bon, travaillons. Ça urge, ça urge. Où en étais-je ? Ah, oui ! (*Quentin recommence.*) Quentin ! J'ai du travail !

QUENTIN, *off avec emphase.* – Et moi je travaille mon personnage.

ESTELLE. – Eh bien travaille-le en silence... Je dois impérativement terminer ce rapport pour Madame la Ministre.

QUENTIN, *off.* – Bon, bon ! Très bien mademoiselle Estelle de la Sérieuse !

ESTELLE, *haussant les épaules.* – Très drôle. Bon ! Soyons efficace. (*En tapotant sur le clavier de son ordinateur :*) Alors... Les perceptives économiques à moyen terme étant ce qu'elles sont, nous pouvons raisonnablement penser que...

QUENTIN, *off.* – Tu viendras tout de même essayer ton costume avant ce soir ?

ESTELLE. – Oui, oui. Dès que j'aurai terminé... Alors... Les perspectives gna gna ...

QUENTIN, *entrant de la chambre dans un costume de torero. Il porte sur le bras une robe de flamenco destinée à Estelle.* – Olé ! Alors ? Et moi ? Comment me trouves-tu ? Olé ! Anda Toro ! Pas mal non ?

ESTELLE. – Tu le fais exprès, ce n'est possible ?

QUENTIN. – Mais quoi, mon amour ? C'est le week-end. Il faut te relâcher un peu. Il n'y a pas que le boulot dans la vie. Olé !

ESTELLE. – Aujourd'hui, si.

QUENTIN. – Oh que non ! Aujourd'hui, ou plutôt ce soir, il y a la soirée costumée des anciens du lycée et on ne va pas rater ça. On va même faire un malheur. (*Il prend la pose.*)

ESTELLE, *prenant le temps de le regarder d'un air dubitatif.* – Je n'en doute pas une seconde.

QUENTIN. – Enfile-moi ça. (*Il lui tend la robe.*)

ESTELLE. – Pas maintenant.

QUENTIN. – Enfile-moi ça, si tu m'aimes. (*Il lui tend la robe.*)

ESTELLE. – Je t'aime. Je n'aime même que toi mais le temps presse. Je dois impérativement terminer ce rapport. C'est très important pour ma carrière. BSK le veut lundi matin sur son bureau.

QUENTIN. – Qui c'est ça, BSK ?

ESTELLE. – La ministre, voyons ! Tout le monde sait ça : Bérénice de Saint Kérouan, B, S, K .

QUENTIN. – Ah bon. Et naturellement, comme tous les patrons, elle peut abuser de toi à sa guise, ta BSK ?

ESTELLE. – Bien sûr que non mais j'ai eu la chance d'intégrer son cabinet, il y a moins d'un mois. J'ai plutôt intérêt à être au top si je veux y rester. Voilà pourquoi je suis obligée de travailler un peu le week-end, ici, chez moi. (*Elle se remet au travail.*)

QUENTIN. – Ah c'est vrai ! Merci de me rappeler que tu as la bonté de m'héberger dans ton splendide appartement de fonction de 160 m².

ESTELLE. – 80. 80 m², la moitié. Je te rappelle aussi que c'est un duplex et que la partie supérieure est inaccessible.

QUENTIN. – Tu parles ! (*Allant secouer la porte menant à l'étage.*) Elle est mieux fermée qu'un un coffre-fort. C'est plutôt curieux, d'ailleurs.

ESTELLE. – C'est comme ça. C'était à prendre ou à laisser. Je te l'ai dit cent fois. Le poste et l'appartement de fonction, c'était un package. Une sacrée chance, non ?

QUENTIN. – Ah ça pour une chance ! Mais... dis-moi. Un appartement de fonction de cette taille, rue de Marivaux, dans le 2^{ème} arrondissement de Paris, en plus d'un salaire déjà très confortable, pour une stagiaire, ça ne te paraît pas un peu louche ?

ESTELLE, *un peu vexée.* – Absolument pas ! On a su reconnaître rapidement ma valeur, c'est tout.

QUENTIN, *la prenant dans ses bras.* – Comme moi à la seconde où je t'ai vue, ma chérie. Je t'aime.

ESTELLE. – Moi aussi. (*Elle l'embrasse furtivement.*) Mais sois mignon et laisse-moi travailler.

QUENTIN. – Soit ! (*Elle se remet au travail puis, après un temps :*) N'empêche que moi je trouve ça louche. Remarque, pas plus que le fait que tu doives cacher mon existence à ta hiérarchie.

ESTELLE. – Tu sais très bien pourquoi personne ne doit savoir que tu partages ma vie ?

QUENTIN, *levant les yeux au ciel.* – Je sais, je sais. Personne au ministère ne doit savoir que tu as un petit ami sous peine de te faire virer. (*Elle se remet au travail, puis s'interrompt.*) Entre nous, c'est complètement idiot. (*Elle se remet au travail, puis s'interrompt.*) Depuis quand devrait-on faire vœux de chasteté pour travailler dans un ministère ? (*Elle se remet au travail, puis s'interrompt.*)... Faut pas confondre ministère et monastère tout de même ! (*Elle se remet au travail, puis s'interrompt.*)... Comme si je t'empêchais de travailler. (*Elle s'interrompt, regarde le public et soupire.*)

ESTELLE. – Le problème n'est pas là. Mon contrat stipule que je dois vivre dans cet appartement mais seule, absolument seule, strictement seule.

QUENTIN. – Pourquoi ça ?

ESTELLE. – Je n'en sais rien mais c'est comme ça ? Ce que je sais par contre, c'est que si la ministre apprenait ton existence, ma carrière serait foutue. Occuper seule cet appartement était la condition sine qua none à mon embauche.

QUENTIN. – Ciné quoi ?

ESTELLE. – Sine qua... Laisse tomber. (*Quentin laisse tomber la robe et Estelle, se désespérant :*) Oh !

QUENTIN. – Oh, ça va ! Je plaisante ! Je ne suis pas si benêt. Je n'ai pas fait Sciences-Po, comme toi. Je ne suis qu'un petit employé de bureau.

ESTELLE, *distraitement tout en travaillant.* – Mais je t'aime pour ce que tu es et comme tu es, mon ange.

QUENTIN. – Je ne suis pas un intello du Ministère du Redressement Progressif, moi... Je me demande bien ce que vous pouvez redresser, d'ailleurs.

ESTELLE. – La France, mon amour. Nous travaillons au redressement de la France et de son économie.

QUENTIN. – Eh ben vous avez intérêt à faire des heures « sups », alors ! Parce que, pour le moment...

ESTELLE. – C'est progressif, justement, c'est progressif mais c'est très net. Il y a un léger frémissement et si tu regardais les indicateurs macro-économiques que...

QUENTIN. – La barbe ! La seule que je veux regarder c'est toi. Passe cette magnifique robe de flamenco, ajuste cette perruque et... (*Il se met à danser en tapant des talons et des mains.*) Aïe ! Aïe !

ESTELLE. – Pas maintenant Quentin ! Arrête de faire le pitre !

QUENTIN, *en essayant d'entraîner Estelle.* – Allez ! Tu as tout le week-end pour travailler. Aïe ! Aïe ! Aïe ! Aïe ! Aïe ! Aïe ! Aïe !

ESTELLE. – Laisse-moi, s'il te plaît. Je dois absolument finir ce rapport. Je n'en ai que pour une heure ou deux, pas plus.

QUENTIN, *boudeur.* – Bon, bon ! Je te laisse travailler mais tu n'es vraiment pas marrante.

ESTELLE. – Je te promets qu'après je passe en mode Flamenco.

QUENTIN. – Promis, juré, craché ?

ESTELLE. – Promis. Pose cette magnifique robe dans la salle d'eau. Je la passerai dès que j'aurai fini.

QUENTIN. – Si, Señorita. Olé ! (*Il sort dans la salle d'eau.*)

ESTELLE. – Ouf ! Allons-y... (*Elle se remet au travail.*)

QUENTIN, *ressortant de la salle d'eau en chantonnant.* – La Belle de Cadix a des yeux de velours... !

ESTELLE. – Quentin !

QUENTIN. – Pardon ! Ça m'a échappé. Bon, je ne peux pas rester comme ça pendant des plombes. Je vais me changer. (*En entrant dans la chambre.*) Et Viva Españ... Oh pardon ! (*Il sort dans la chambre.*)

ESTELLE. – Enfin un peu de calme. Alors... Les perceptives étant ce qu'elles sont, nous pouvons raisonnablement penser que... Gna, gna, gna... (*On sonne et elle se lève d'un bond pour aller ouvrir.*) Ah non ! Jamais je ne terminerai ce rapport. Voilà, voilà ! (*Elle ouvre la porte d'entrée et on découvre Bérénice derrière la porte.*) Ahhhh ! (*Elle claque la porte et y plaque son dos, terrorisée.*) Ah là là !

QUENTIN, *ouvrant la porte de la chambre.* – Qui est-ce ?

ESTELLE, *totaletement paniquée.* – La mimi, c'est la mimi ! C'est BB, c'est SS, c'est K... C'est BSK. Cache-toi, cache-toi, cache-toi ! Je t'en supplie.

QUENTIN. – Compris ! Je ne sortirai de cette chambre que par la force des baïonnettes.

ESTELLE. – Et tais-toi, je t'en supplie. (*Elle referme la porte de la chambre, prend une grande inspiration et va ouvrir.*)

BERENICE. – Ça ne va pas ma petite Estelle ? Vous avez failli m'assommer.

ESTELLE. – Oh ! Mille excuses, madame la Ministre... Je... La porte m'a échappé... Un courant d'air... Vous savez ce... Et hop !... Je suis confuse... Je ne vous attendais pas et...

BERENICE, *en jetant son imper et sa mallette sur le canapé.* – Cela vous pose-t-il un problème ?

ESTELLE. – Non, pas le moins du monde, mais je... J'ai presque terminé le rapport concernant la conjoncture macro...

BERENICE. – C'est très bien ma petite Estelle mais je ne suis pas là pour ça. Charlotte vous expliquera tout. (*Soudain, elle renifle l'air.*) Mais dites-moi, (*Même jeu.*) il y a un homme ici ?

ESTELLE. – Oh non, Madame la Ministre ! Je vous assure que non.

BERENICE. – C'est curieux, (*Même jeu.*) j'ai l'incession que... L'impression que gna... Oh ! Mon Dieu ! Il faut que je m'allonge d'urgence.

ESTELLE. – Vous êtes souffrante Madame la Ministre ?

BERENICE. – Un petit malaise sans grapité...gravité. La fatigue. J'ai l'habitude. Ça va passer mais il me faut un gneu de repos. Je monte m'accroger un peu. (*Elle essaie d'ouvrir la porte menant à l'étage.*) Ah ! C'est cet empoté de Charlotte qui gna la clef, éffridemment. Vous avez bien une crambe à vous ?

ESTELLE. – Pardon Madame la Ministre ?

BERENICE. – Une crambe... Une gnambre avec un crit (*Un lit.*)... une chambre !

ESTELLE. – Une chambre ?... Bien sûr... Ici... (*Se reprenant juste avant que Bérénice n'y entre.*) Non ! Pas ici... Plutôt là. (*Elle pousse Bérénice dans la cuisine et se rue dans la chambre et en éjecte Quentin.*) Sors de là et cache-toi ailleurs. (*Quentin, caleçon, tee-shirt se réfugie sans comprendre dans la salle d'eau.*)

BERENICE, *ressortant au même moment de la cuisine.* – Dites ma petite Estelle, vous gnaussi vous gnauriez cresoïn de repos. C'est la fruisine, là.

ESTELLE. – Ah oui ! Où avais-je la tête ? La chambre est ici. Je vous en prie. (*Bérénice sort dans la chambre.*)

BERENICE, *off.* – Mercredi de ne pas me décranger d'un croment.

QUENTIN, *entrebâillant la porte de la salle d'eau.* – C'est ça ta ministre du redressement progressif ? Elle est complètement allumée. Elle ne sort pas un mot de droit.

ESTELLE. – Je ne l'ai jamais vue comme ça.

QUENTIN. – Et qu'est-ce qu'elle fait ici ?

ESTELLE. – Je n'y comprends rien mais cache-toi, pour l'amour du Ciel.

QUENTIN. – Comment tu veux que je me cache dans trois mètres carrés ? A moins de me déguiser en rideau de douche...

CHARLOTTE, *entrant essoufflée et un peu décoiffée. Elle a un parapluie cassé dans une main et un sac de voyage dans l'autre.* – Ouf ! Maudits paparazzis ! Restez devant cette porte Hubert. (*Estelle pousse Quentin dans la salle d'eau et claque la porte.*)

HUBERT. – Bien Mademoiselle.

ESTELLE. – Mademoiselle Lapige ?... Que vous est-il arrivé ?

CHARLOTTE. – La routine ! La routine, pas plus. Les paparazzis. Mais avec un bon parapluie, on s'en sort toujours. Où est madame la ministre ?

ESTELLE. – Elle a voulu s'allonger un instant dans ma chambre. Elle est sans doute souffrante car elle prononce des mots incompréhensibles.

CHARLOTTE, *sursautant*. – Des mots incompréhensibles ? Beaucoup ?

ESTELLE. – On a du mal à la comprendre.

CHARLOTTE. – Mon Dieu ! C'est une crise ! C'est la quatrième depuis ce matin.

ESTELLE. – Une crise de quoi ?

CHARLOTTE. – Je vous expliquerai. Je vous expliquerai.

BERENICE, *off*. – C'est gnous, Charquotte ?

CHARLOTTE. – Oui madame la ministre.

BERENICE. – Mon remède ! Frite ! Mon recrède !

CHARLOTTE. – Tout de suite Madame la Ministre. (*Elle ouvre la porte principale et on voit Hubert de dos.*) Hubert, sa dose je vous prie.

HUBERT. – Encore ? Ça va faire la quatrième fois aujourd'hui.

CHARLOTTE. – Vous êtes en service commandé Hubert. Pas de discussion. La santé de Madame la Ministre avant tout.

HUBERT. – Bien mademoiselle Lapige. Mais si on pouvait penser un peu à la mienne de santé. (*Il ouvre le sac de voyage, en sort une radio CD et se précipite dans la chambre. On entend alors la musique des Walkyries à tue-tête. Charlotte ferme la porte de la chambre et le volume sonore baisse nettement.*)

CHARLOTTE. – Bien. Ça devrait me laisser le temps de jeter un œil sur l'appartement. (*Elle sort une clef, ouvre la porte et sort par l'escalier.*)

QUENTIN, *passant la tête par la porte de la salle d'eau*. – Qu'est-ce c'est que ce cirque ?

ESTELLE. – Hubert, le garde du corps de Madame la Ministre vient de la rejoindre dans la chambre avec une radio CD.

QUENTIN, *entrant complètement*. – Ils sont venus ici pour écouter du Wagner ?

ESTELLE. – Ben...

QUENTIN. – Ils auraient pu pousser jusqu'à l'Opéra, c'est à deux pas. Ils sont complètement givrés.

ESTELLE. – Je comprends de moins en moins. D'ordinaire Mademoiselle Lapige...

QUENTIN. – D'ordinaire ? J'ai comme l'impression qu'aujourd'hui, il n'y a pas grand-chose d'ordinaire au ministère du redressement progressif. Pour le moment c'est plutôt « Apocalypse now ». Si ça continue, on va voir arriver des hélicoptères. (*Se cachant derrière le canapé.*) Pourvu qu'ils ne nous sortent pas le napalm.

ESTELLE. – Arrête de faire le pitre. Il y a sûrement une explication logique à tout cela. Je suis certaine que ça ne va pas durer.

QUENTIN. – Si c'est la version intégrale, il y en a pour des heures. (*La musique s'arrête.*) Ah !

ESTELLE. – Dans la salle d'eau ! Vite !

QUENTIN, *entrant dans la salle d'eau*. – J'y vais, j'y vais ! (*Bérénice entre en se rajustant.*)

BERENICE. – Merci Hubert. Ce sera tout. Vous pouvez reprendre votre poste.

HUBERT *entrant*. – Bien Madame la Ministre. (*Il traverse la scène et sort par la porte principale.*)

BERENICE. – Charlotte, vous êtes là ?

CHARLOTTE, *off.* – Oui, Madame la Ministre. Tout est prêt. (*Elle entre par l'escalier.*) Vous pouvez accéder à vos appartements.

BERENICE. – Bien ! Faites-moi couler un bain, je vous prie et mettez la petite Estelle au parfum. Mais dites-en le minimum.

CHARLOTTE. – C'est ce que je vais faire Madame la Ministre. Comptez sur moi.

BERENICE. – Attention, pas de gaffes ! (*Elle sort par l'escalier.*)

ESTELLE. – Elle va mieux ?

CHARLOTTE, – Pour l'instant, oui.

BERENICE, *off.* – Ah ! C'est une catastrophe. J'ai oublié mes accessoires ? Un jour comme aujourd'hui, il me faut absolument mes accessoires ? (*Elle revient et cherche dans le sac de voyage.*) Charlotte ! Mes accessoires !

CHARLOTTE. – Ne vous inquiétez pas Madame la Ministre, Hubert va retourner vous les chercher.

BERENICE. – Dites-lui de faire vite.

CHARLOTTE. – Vous pouvez remonter dans vos appartements. Je m'occupe de tout.

BERENICE, *en sortant par l'escalier.* – Je compte sur vous.

CHARLOTTE, *ouvrant la porte principale.* – Hubert, allez chercher la petite mallette rose de Madame la Ministre je vous prie. Elle doit être dans le secrétaire Louis XVI. Faites vite.

HUBERT. – Tout de suite Mademoiselle Lapige. (*Il disparaît.*)

CHARLOTTE, *refermant la porte.* – Bien. Tout ceci doit vous paraître bien curieux, n'est-ce pas ?

ESTELLE. – Le fait est que j'ai un peu de mal à comprendre mais l'essentiel c'est que Madame la Ministre aille mieux.

CHARLOTTE. – Oui, bien sûr.

ESTELLE. – La musique semble être un remède très efficace.

CHARLOTTE, – Ce n'est pas la musique qui est efficace. C'est Hubert

ESTELLE. – Comment ?

CHARLOTTE. – Le remède, c'est Hubert.

ESTELLE. – Pardonnez-moi mais je ne vous suis pas.

CHARLOTTE. – Ma petite Estelle, nous vous avons recrutée, d'une part parce que vous êtes une femme et, d'autre part, parce que vous êtes seule dans la vie. Ce qui fait de vous une collaboratrice tout à fait discrète et entièrement dévouée à madame la ministre, n'est-ce pas ?

ESTELLE. – Oh ça ! Entièrement.

CHARLOTTE. – Bien. Je vais donc pouvoir vous confier un secret, un véritable secret d'état. Si jamais la révélation que je m'appête à vous faire sort de cette pièce, vous êtes un homme mort... Enfin, une femme morte. (*Au public :*) Tiens, ça sonne moins bien, ça. (*Très distinctement :*) Est-ce clair ?

ESTELLE. – Limpide.

CHARLOTTE. – Très bien. Asseyez-vous, vous risquez d'être quelque peu surprise. Ecoutez-moi attentivement. Voilà, il faut d'abord que vous sachiez que madame la ministre est très malade. Quand elle bafouille de la sorte c'est qu'elle est en pleine crise.

ESTELLE. – Ah bon ?

CHARLOTTE. – Madame la Ministre est atteinte d'une forme aigüe et rarissime de nymphomanie.

ESTELLE. – De nympho... ?

CHARLOTTE. – Pour faire court, il lui faut une dose toujours plus importante de...

ESTELLE. – De ?

CHARLOTTE. – Eh bien de... De toc-toc tsoin-tsoin... De boum-boum tralala... Enfin, vous comprenez ?

ESTELLE. – Je crois, oui.

CHARLOTTE. – Sinon, dès qu'elle sent un homme à moins de dix mètres, c'est la crise. Plus ou moins aigüe, mais c'est la crise.

ESTELLE. – Alors, lorsque qu'elle perd la parole, c'est en fait qu'elle est en manque de... ?

CHARLOTTE. – C'est exactement ça. C'est pour cette raison qu'elle ne s'entoure que de collaboratrices. Sinon vous imaginez les réunions de travail ?

ESTELLE. – Mais pourtant, Hubert ?

CHARLOTTE. – Le remède. Dans l'urgence, il est le seul remède !

ESTELLE. – Et la musique ?

CHARLOTTE. – Ça fait partie de ses phantasmes et ça permet surtout de couvrir les bruits indiscrets. Ce n'est pas drôle tous les jours, je vous prie de le croire et Hubert est loin de lui suffire. Il a beau y mettre du sien, il a ses limites.

ESTELLE. – C'est à ce point ?

CHARLOTTE. – C'est pire ! C'est pourquoi une de mes attributions consiste à lui fournir un nombre suffisant de partenaires, en toute discrétion il va sans dire, et souvent ici...

ESTELLE. – Pourquoi ici ?

CHARLOTTE. – A cause des paparazzis. BSK ne peut plus faire un pas dans la rue sans avoir une meute de photographes à ses trousses. Et depuis les affaires du Sovotel et du Crilton, elle ne peut plus avoir de rendez-vous galants dans un hôtel, si discret soit-il.

ESTELLE. – Et vous pensez que chez moi...

CHARLOTTE. – Disons plutôt chez nous.

ESTELLE. – Chez nous ?

CHARLOTTE. – Pourquoi pensez-vous que nous vous avons attribué un tel appartement, luxueux, en plein Paris mais dont la moitié vous est inaccessible ? Venant chez vous, elle vient officiellement pour une réunion de travail urgente chez une collaboratrice. Elle ne peut donc pas être soupçonnée de...

ESTELLE. – L'appartement de fonction coupé en deux, c'est pour ça ?

CHARLOTTE. – Vous avez compris. L'appartement est officiellement le vôtre mais BSK peut disposer de l'étage et de la terrasse à sa guise. Il est idéalement situé, discret.

ESTELLE. – Ça alors ! Mais...

CHARLOTTE. – Je sais, ce n'était pas dit dans le contrat mais avouez que ce n'est pas le genre de choses que l'on consigne par écrit. Elle ne viendra qu'une ou deux fois par mois. Le reste du temps, si

vous tenez votre langue, l'appartement sera à vous. Du moins cette partie. Mais personne, absolument personne ne doit savoir.

ESTELLE. – Bien. Pour une surprise c'est une surprise mais ai-je le choix ?

CHARLOTTE. – Pas vraiment. C'est le silence, l'appartement et le poste ou... Rien du tout.

ESTELLE. – J'ai bien compris.

CHARLOTTE. – Tant mieux ! Je savais que je pouvais vous faire confiance. On va pouvoir fêter l'anniversaire de BSK en toute quiétude ?

ESTELLE. – Vous voulez fêter l'anniversaire de Madame la Ministre, ici ? Mais pourquoi ?

CHARLOTTE. – A cause du cadeau.

ESTELLE. – Ah ?

CHARLOTTE. – Pedro Gonzalez.

ESTELLE. – Qui est-ce ?

CHARLOTTE. – Pedro Gonzalez. L'acteur des films pornos ?

ESTELLE. – Vous lui avez offert un acteur porno en cadeau d'anniversaire ?

CHARLOTTE. – Le meilleur... Paraît-il. Cette année, j'ai assuré. L'an dernier j'avais pris le sosie de Georges Clooney mais j'ai fait un flop terrible. Beau mais pas assez endurant. Il n'a pas tenu la distance. Alors que là, c'est du premier choix, un professionnel de la chose, une véritable bête de concours.

ESTELLE. – Il va venir ici ?

CHARLOTTE. – A 10 heures précises. Vous n'y voyez pas d'inconvénients ma petite Estelle ?

ESTELLE, *très faussement.* – Non !... Non mais... Pendant combien de temps dois-je vous laisser l'appartement ?

CHARLOTTE. – Mais vous ne quittez surtout pas les lieux. Officiellement madame la ministre vient travailler avec vous, je vous le rappelle. Il est donc impératif que vous restiez ici. Si jamais les paparazzis qui sont en bas de l'immeuble vous voyaient sortir, ils flaireraient le stratagème à coup sûr.

ESTELLE. – Mais alors ils vont aussi voir arriver votre Pedro Machin Chose ?

CHARLOTTE. – Pedro Gonzalez. Oui, ils le verront parfaitement mais il arrivera en bleu de travail. Il doit passer pour le plombier que vous aurez appelé.

ESTELLE. – Vous pensez vraiment à tout.

CHARLOTTE. – C'est pour cela que BSK me paie. Bien, je vais lui faire couler un bain.

ESTELLE, *abasourdie.* – Si vous voulez.

CHARLOTTE, *se dirigeant vers la salle d'eau.* – A l'étage malheureusement il n'y a qu'une douche. Vous permettez ?

ESTELLE. – Bien sûr... Euh ! Non ! (*Trop tard, Charlotte y entre déjà.*) Oh là là !

CHARLOTTE, *off.* – Mais qui êtes-vous ?

ESTELLE. – Oh là là là là !

CHARLOTTE, *off.* – Ma petite Estelle, il va falloir m'expliquer ça.

ESTELLE. – Certainement, Mademoiselle Lapige.

CHARLOTTE, *en sortant Quentin de la salle d'eau.* – Qui est-ce ? (*Quentin a revêtu tant bien que mal la robe de flamenco et mis la perruque en vitesse.*)

ESTELLE. – Eh ! Ben... C'est...

QUENTIN, *voix de fausset.* – Mi esta la bonniche ! Olé !

CHARLOTTE. – Pardon ?

ESTELLE. – Euh ! Oui... C'est ma bonne espagnole... Esméralda... J'avais oublié.

CHARLOTTE. – Vous avez oublié que vous aviez une bonne espagnole ?

ESTELLE. – Non, bien sûr. J'avais oublié qu'elle était dans la salle d'eau.

QUENTIN, *avec force gestes démonstratifs.* – Si ! Yo souis la bonne... Yo passa y repassa l'aspirator. Yo cira los bagnos muy bien. Yo fasse la lessivasse. Yo astica todo dans la casa.

CHARLOTTE. – Dites, elle est d'où en Espagne ?

ESTELLE. – Elle est d'un petit village... Retiré... Très retiré... Dans la sierra... C'est un dialecte local.

CHARLOTTE. – Je me disais aussi... Et elle est toujours habillée comme ça ?

ESTELLE. – Euh oui ! Le flamenco c'est ça passion.

QUENTIN. – Si ! El Flamenco ! (*Il se lance dans une piteuse démonstration.*) Aïe ! Aïe ! Aïe ! Aïe ! Aïe ! Aïe !

CHARLOTTE. – C'est du Flamenco de la Sierra aussi ?

ESTELLE. – C'est ça mais elle va se calmer. Ce n'est pas un problème.

CHARLOTTE. – Le problème c'est qu'elle a tout entendu.

ESTELLE. – Oh mais elle ne comprend que très mal le français.

CHARLOTTE. – Vous m'aviez assuré vivre seule.

ESTELLE. – Mais elle ne fait que quelques heures par-ci par-là. Elle va s'en aller d'ailleurs. Hein ?

QUENTIN. – ?

CHARLOTTE. – Pour l'instant pas question qu'elle sorte d'ici. Avec la flopée de paparazzis qu'il y a dans la rue ; pas question de prendre le moindre risque d'ébruiter notre affaire. Et après tout, elle sera tout à fait dans l'ambiance.

ESTELLE. – Quelle ambiance ?

CHARLOTTE. – Eh bien l'ambiance espagnole, pour le cadeau. Pour présenter Pedro elle est parfaite ? Pedro est espagnol lui aussi. On le surnomme l'Étalon Andalou.

ESTELLE. – Ah oui ! J'y pensais justement mais je n'osais pas vous le proposer. (*Quentin lui fait des signes pour lui dire qu'elle est complètement folle et qu'il n'est pas d'accord.*)

CHARLOTTE. – Mais c'est très bien ça, ma petite Estelle. Osez ma petite, osez.

ESTELLE. – J'ai même un costume de torero si vous voulez. (*Même jeu de Quentin.*)

CHARLOTTE. – Non ?

ESTELLE. – Si, si. Peut-être que Pedro pourrait... (*Même jeu de Quentin.*)

CHARLOTTE. – Excellente idée ! Magnifique ! C'est parfait. Vous êtes parfaite.

ESTELLE, *faussement modeste*. – Oui, oh ! Je fais de mon mieux Mademoiselle Lapige.

CHARLOTTE. – Appelez-moi Charlotte. Vous irez loin mon petit, vous irez loin. (*Son téléphone portable sonne et elle décroche.*) Allô ?... Hubert ?... Vous ne trouvez pas la mallette ?... Vous avez regardé dans le petit secrétaire Louis XVI ? Et dans la commode ? Aussi ?... Bon, j'arrive. (*Elle raccroche.*) Il faut tout faire ! Quelle heure est-il ? Oh mon Dieu ! Monsieur Gonzalez ne devrait pas tarder. S'il arrive, faites le monter. Moi je file chercher les accessoires de BSK. Et vous faites couler un bain. Un baño caliente por favor. (*Elle sort.*)

QUENTIN, *voix normale*. – Mais ça va pas ? Tu es complètement folle.

ESTELLE. – Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? On est coincé, alors autant jouer le jeu.

QUENTIN. – Jouer ? Tu étais prête à me foutre dehors. Tu me vois dans la rue, attifé comme ça ?

ESTELLE. – OK, je me suis un peu emballée mais...

QUENTIN. – Mais c'est tout bon pour ta carrière. Belle mentalité.

ESTELLE. – Je ne fais rien de mal. J'essaie de me placer dans le sens du vent. J'en ai bavé pour décrocher ce poste et je suis bien décidée à le conserver.

QUENTIN. – Je sais mais de là à tout accepter.

ESTELLE. – Tout de suite les grands mots. Je n'accepte pas tout.

QUENTIN. – Tu acceptes quand même de couvrir les turpitudes d'une ministre.

ESTELLE. – Tu l'as entendu ? BSK est malade. Et moi je... participe à son traitement... Après tout je fais partie de son équipe...

QUENTIN. – De son équipe soignante, comme l'autre là, le bel Hubert.

ESTELLE. – Un peu mais pas avec les mêmes...

QUENTIN. – Compétences ? Encore heureux ! Mais du moment que ça sert ta carrière.

ESTELLE. – Parfaitement. Je ne suis pas du sérail, moi, mon petit vieux. Je suis née au cul des vaches, moi. Je n'ai pas de connaissances haut placées. Ce poste, c'est la chance de ma vie. Alors on peut bien fermer les yeux de temps en temps sur... (*On sonne.*) Zut ! Voilà le cadeau. File dans la salle d'eau. Va faire couler un bain.

QUENTIN. – Dis, je te signale que je ne suis pas réellement ta bonniche. (*On sonne.*) Et jamais je ne te laisserai seule avec un acteur porno. Je me charge de l'accueillir moi, l'étalon Andalou. Tu vas voir.

ESTELLE. – Quentin, non !

QUENTIN, *ouvrant la porte*. – Buenos Dias, Sénior !

(*On découvre Oscar en bleu de travail, une valise dans une main et une sacoche en bandouillère.*)

OSCAR, *hésitant*. – Bonjour... Madem... Mademoiselle Estelle !

ESTELLE. – Bonjour cher monsieur. Entrez, je vous en prie. C'est très gentil de faire un effort pour parler le français.

OSCAR. – Je suis venu pour vous faire...

QUENTIN. – Rien du tout. Esta pas la bonne séniorita ! Senior Pedro permeta mé, esta par aqui por favor ! (*Il le pousse dans l'escalier.*)

OSCAR. – Mais... Hein ?

QUENTIN. – Monta l'escalator y entra dans la cambusa.

OSCAR, off. – Hein ?

QUENTIN. – Entra dans la chambre rapido !

OSCAR, off. – Ah bon !

ESTELLE. – Tu vas tout faire rater.

QUENTIN. – Pourquoi donc ?

ESTELLE. – Parce que tu parles l'Espagnol comme une vache française !

QUENTIN. – En tout cas, il est entré dans la chambre de ta BSK. Emballé, c'est pesé. Ils font ce qu'ils ont à faire et Bye bye ! Quoique pour une star du hard, il ne me paraît pas au top le Pedro. Rien que sur le plan vestimentaire, c'est pas...

ESTELLE. – Il devait passer pour un plombier, il a soigné le costume voilà tout.

QUENTIN. – Oui et puis les vêtements, dans sa partie, c'est pas l'essentiel.

ESTELLE. – Par contre, je l'aurai imaginé plus jeune, ce Pedro.

QUENTIN. – Ah ça ! C'est pas un Pedro de l'année !

ESTELLE. – Oh, elle est riche celle-là ! (*On sonne.*) Qui ça peut bien être ?

QUENTIN, ironique. – L'équipe de tournage peut-être ?

ESTELLE. – Pfeuh ! Voilà, voilà ! (*Elle ouvre la porte d'entrée et on découvre Séraphine, fagotée comme l'as de pique, un cabas à la main.*)

SERAPHINE. – Surprise !

ESTELLE. – Maman !!!! Mais qu'est-ce que tu fais là ?

SERAPHINE. – Tu ne me donnes pas de nouvelles alors je me suis dit : « Allez zou, Séraphine ! On monte à Paris. On va voir la petite. »

ESTELLE. – C'est gentil mais tu tombes plutôt mal. J'ai beaucoup de travail et...

SERAPHINE. – T'es pas contente de voir ta mère ? Ah certes ! Ma Tételle veut plus voir sa mamoune ? Tu veux me faire mourir de chagrin, dis ?

ESTELLE. – Mais non, Mamoune. Je suis très heureuse au contraire.

SERAPHINE. – A la bonne heure ! (*Découvrant Quentin et après un moment de surprise :*) Qui c'est cette poupée de collection ?

QUENTIN. – Enchanté chère Madame. Je suis...

ESTELLE. – Esmeralda... Ma bonne espagnole.

SERAPHINE. – Bien le bonjour Madame. Tu as besoin d'une bonne, toi ? Ben dis donc ! Tu te refuses rien.

QUENTIN, voix de fausset. – Si ! (*Il reprend à l'identique l'explication qu'il a donnée à Charlotte précédemment avec les mêmes gestes démonstratifs.*) Yo passa y repassa l'aspirator et yo cira los bagnos muy bien. Yo fasse la lessivasse. Yo astica todo dans la casa.

SERAPHINE. – Elle a une drôle de voix, non ?

QUENTIN. – Yé souis très enrhumé. Olé !

SERAPHINE. – Ah ça ! Avec le temps qu’il fait ! Elle est pas trop pénible comme patronne au moins ?

QUENTIN. – Non ! Même s’il y a des momentitos où elle abouse un poquito.

SERAPHINE. – C’est pas bien ça, Tételle !

ESTELLE. – Elle plaisante. Hein ? (*Elle envoie un coup de pied discret à Quentin.*)

QUENTIN, *voix normale.* – Aïe ! Bien sûr ! Je plaisante. (*Recevant un second coup de pied, il reprend sa voix de fausset et enchaîne sur du flamenco.*) Aïe ! Bien sour, qué yé plaisante. Aïe ! Aïe ! Aïe ! Aïe ! Aïe !

SERAPHINE. – Viens un peu là que je te regarde, toi. Oh mais tu as maigri, toi ! Heureusement que j’ai amené le ravitaillement de chez nous. Ça va te requinquer. Je vais te faire la cuisine, la vraie, pendant une semaine et tu vas reprendre des formes et des couleurs ou je m’appelle plus Séraphine Pigarolle.

ESTELLE. – Une semaine ? Oh là là ! Mais tu aurais dû me prévenir je... (*En aparté et en jetant un regard inquiet vers la chambre :*) Oh là là là là ! Je serais allée te chercher à la gare mais aujourd’hui...

SERAPHINE. – Je suis pas rien venue en train. C’est ben trop cher. Je suis montée en tracteur.

ESTELLE. – En tracteur ! Jusqu’ici ? Au cœur de Paris ?

SERAPHINE. – Ah ça ! Faut un moment mais on est parti tôt.

ESTELLE. – Comment ça on ? Tu n’es pas venue seule ?

SERAPHINE. – Ben non. Je me suis traîné l’Oscar.

ESTELLE. – Quel Oscar ?

SERAPHINE. – Ben l’Oscar de l’Antoinette...

ESTELLE. – Le fils Touchière ? Celui qui s’endormait pour un oui ou pour un non ? (*En aparté et avec le même jeu :*) Oh là là là là !

SERAPHINE. – Mais il s’endort toujours. Chaque fois qu’il a peur. Et comme c’est pas un téméraire, il pionce plus souvent que nécessaire. Bah, il est ben brave quand même et, (*Sur le ton de la confidence :*) je crois ben qu’il a un petit béguin pour toi.

ESTELLE. – Mais on ne se connaît pas. La dernière fois que je l’ai vu je n’avais pas dix ans. Je ne sais même pas à quoi il ressemble.

SERAPHINE. – Lui il te connaît. Il t’a vu en photo à la maison, alors comme il est ben gentil, je lui en ai donné une. Y’a pas ben de mal à ça.

ESTELLE. – Non, mais tu n’étais peut-être pas obligé de l’amener ici.

SERAPHINE. – Ben c’était pas prévu mais il était caché dans la caisse arrière du tracteur. Je l’ai pas vu tout de suite et après c’était trop tard. Remarque, il a pas été ben pénible. Chaque fois qu’il a ouvert les yeux, il a eu peur et il s’est endormi.

ESTELLE, *en aparté et avec le même jeu.* – Oh là là là là ! Qu’est-ce que je vais faire d’eux ?

SERAPHINE. – Surtout sur l’autoroute. Ça, l’autoroute, il n’a pas aimé du tout.

QUENTIN. – L’autopista ? En tractor ?

SERAPHINE. – Et alors ? J’ai même le télépéage. C’est ben pratique ce truc-là. Remarquez, je le comprends un peu l’Oscar, parce que, dans la caisse, passé le 180, y a un sacré courant d’air et t’as intérêt à te cramponner ferme.

ESTELLE. – Ton tracteur fait du 180 ?

SERAPHINE. – Et en côte encore. Je l’ai ben bricolé celui-ci, j’suis pas mécontente, je l’ai ben « boster » comme ils disent, les jeunes. Et puis, faut pas le dire, mais avec un peu de ma gnole spéciale dans le gasoil, il accélère ben mieux. Par contre, faudrait peut-être que j’améliore un poil le freinage... Parce que la dernière barrière d’autoroute... (*Elle fait la moue.*)

ESTELLE. – Et où il est Oscar ?

SERAPHINE. – Ben, vous l’avez pas vu. Je lui ai dit de monter ma valise pendant que je garais le tracteur. Où qu’il sera passé cet empoté ?

ESTELLE et QUENTIN *regardant l’escalier* – Oh là là là là !

SERAPHINE. – Qu’est ce qu’il y a donc ?

ESTELLE. – Rien, rien. Esméralda montrez donc la cuisine à ma mère. Et toi maman, fais-nous une bonne... Une bonne ce que tu veux... J’ai déjà faim.

SERAPHINE. – Alors s’il n’y a que ça pour te faire plaisir c’est ben facile. Où qu’elle est la cuisine ?

QUENTIN. – Par aquí, por favor. (*Quentin et Séraphine sortent à la cuisine.*)

BERENICE, off. – Charlotte ? Charlotte ? (*En entrant.*) Si c’est une plaisanterie, elle est loin d’être drôle.

ESTELLE. – Un problème, Madame la Ministre ?

BERENICE. – Eh bien oui. C’est mon cadeau. Il ne va pas du tout.

ESTELLE. – Ce n’est pas votre taille ?

BERENICE. – Pardon ?

ESTELLE. – Non ! Euh !... Je veux dire, il ne vous plaît pas ?

BERENICE. – Je n’en sais rien. Je n’ai encore rien pu en tirer. Il s’est endormi dès qu’il est entré dans la chambre ?

ESTELLE. – Vous m’en direz tant ! Il s’est endormi ?

BERENICE. – A la seconde où il m’a vue, il a crié je ne sais quoi et il est tombé raide. J’ai d’abord cru à une attaque mais non, il ronfle comme un sonneur, le mufle.

ESTELLE. – Le décalage horaire sans doute ?

BERENICE. – Le décalage horaire ? Depuis Madrid ? C’est un hyper sensible.

ESTELLE. – Ah ! Vous savez, les artistes...

BERENICE. – Charlotte m’a encore choisi n’importe qui. C’est décidément une incapable. Où est-elle d’ailleurs celle-là ? Charlotte !

ESTELLE. – Elle est partie aider Hubert qui ne trouve pas votre mallette mais elle ne va sûrement pas tarder. Je suis certaine que...

QUENTIN, entrant de la cuisine en prenant soin de fermer la porte à clef. – Ça y est j’ai lancé ta maman sur une recette de bouillabaisse. Elle en a pour...

BERENICE. – Comment ?

QUENTIN. – Euh !... Yo lança el bouillabaisse en suivant la recette espèce de la maman...

BERENICE. – Qui est-ce ?

ESTELLE. – Je vous présente Esméralda, ma bonne espagnole.

BERENICE. – Mais je croyais que...

ESTELLE. – Mademoiselle Lapige est au courant. Elle ne vient que quelques heures par semaine et le hasard a voulu que...

QUENTIN, *voix de fausset.* – Si ! (*Il reprend à l'identique l'explication qu'il a donnée précédemment avec les mêmes gestes démonstratifs mais avec un peu d'agacement.*) Yo passa y repassa l'aspirator et yo cira los bagnos muy bien. Yo fasse la lessivasse. Yo astica todo dans la casa.

ESTELLE. – Elle ne parle pas très bien le français.

BERENICE. – Mieux que moi l'espagnol en tout cas mais il m'a semblé qu'elle parlait de votre maman dans la cuisine, non ?

QUENTIN. – Non ! Ma maman à moi, mi madre... Qu'elle n'est pas aqui, qu'elle esta là-bas... Dans la sierra. Y'a personne dans la cuisine. Y'a qué la bouillabaisse.

ESTELLE. – C'est très bien, Esméralda. Surtout veillez bien qu'elle ne sorte pas.

BERENICE. – La bouillabaisse ? Pourquoi vougnez-vous... voulez-vous qu'elle sorte ?

ESTELLE. – De la gamelle, je ne voudrais pas qu'elle sorte, qu'elle déborde de la gamelle.

QUENTIN. – No problémos. Elle necessita des hores et des hores de travail.

BERENICE. – Pourquoi fermez-vous la corte de la puisine... La porte de la cuisine à craie... à clef ?

QUENTIN. – La recette esta très espéciale y esta une secrete absolute. Chut !

BERENICE. – Admettons. Je n'ai que faire de la bouillabaisse... Baisse... Bouillabaisse.

ESTELLE. – Zut ! Voilà que ça la reprend.

BERENICE. – Cette vrobe vous va à ravir. Venez plus près. C'est crès turieux, je ne comprends pas ce qui m'arrive... Mornalement, seuls les gnhommes me font cet effret... Et quel effret !...

ESTELLE. – Euh !... Ce doit être parce que vous êtes un peu nerveuse. Votre cadeau vous a laissé un peu sur votre faim et...

BERENICE. – Et pneu ? Mais j'ai une fraim de louve ! Je dévorerais un légiment de régionnaires. (*A Quentin :*) Hum ! Que gnous sentez bon, vrous ! Pardon Esralméda mais c'est flus port que moi, vous... Oh ces écaules, ces mras, ces brains ! Mais qu'est-ce que je fais ? Je terds la pête ! Ah non, je m'encramme, je frûle !

QUENTIN. – Il faut réfreidir parce que yo né souis pas une señorita comme ça et...

BERENICE. – Et atrès pout quourpoi ne pas essayer ? Faute de mirves, on mange des grèles.

QUENTIN. – Moi yé souis ploutôt une corneille. Pas comestiblos du tout. Laissez-moi tranquillo !

BERENICE. – Venez dans mes bras !

QUENTIN. – Zut à la fin ! (*Il la gifle de façon très efféminée.*)

ESTELLE. – Oh ! (*Tout le monde se fige un instant puis Bérénice secoue subitement la tête et :*)

BERENICE. – Excusez-moi. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je suis confuse... Mais poucrant, je sens bien qu'il y gna chelquecose enfre gnous...

ESTELLE, *poussant Bérénice dans la salle d'eau.* – Passez plutôt dans la salle d'eau. Un bon bain chaud vous y attend. Ça va vous faire du bien.

BERENICE. – Vous proyez ? Je vais tuplôt m'en faire bouler un fien broid.

ESTELLE. – Excellente idée, Madame la Ministre ! Je vous en prie. (*Elle referme la porte de la salle d'eau.*) Tu as giflé la ministre !

QUENTIN, *restant sur un mode très efféminé.* – Elle l'avait bien cherché. Et paf !

ESTELLE. – Quentin !

QUENTIN, *se reprenant.* – Ah oui, pardon ! En tout cas, ça l'a bien calmée et on a un peu de répit.

SERAPHINE, *off s'énervant après la porte de la cuisine.* – Nom d'un chien de nom d'un chien ! Qui a fermé cette porte ?

ESTELLE. – Du répit ? Tu trouves ? Vite allons sortir Oscar de là-haut avant que Mademoiselle Lapige ne revienne.

QUENTIN. – Lapige ou le Pédro.

ESTELLE. – C'est vrai, le vrai cadeau peut débouler d'une minute à l'autre. Viens ! (*Ils sortent par l'escalier.*)

SERAPHINE, *off.* – Punaise ! C'est pas une porte de cuisine qui va résister à Séraphine Pigarolle ! (*On entend Séraphine s'énerver après la porte de la cuisine pendant quelques secondes.*) Faut que je trouve un outil !

(Estelle et Quentin redescendent en soutenant Oscar qui est à peine réveillé.)

ESTELLE. – Attention, voilà, vous y êtes.

OSCAR. – Je vous demande bien pardon mademoiselle Estelle mais je n'y peux rien, à la moindre émotion forte, je m'endors.

ESTELLE. – Vous êtes tout pardonné. Ce n'est pas bien grave.

OSCAR. – Oh si ! C'est très grave ! Et je crois même que ça s'aggrave de jour en jour. Au moindre sursaut, hop ! Je m'endors. Le docteur a dit qu'il n'avait encore jamais vu un cas comme le mien.

ESTELLE. – Vous êtes certainement un cas très intéressant mais vous ne pouvez pas rester ici.

OSCAR. – Ah non ?

ESTELLE. – Non. On va vous trouver un charmant petit hôtel pour la nuit et...

OSCAR. – Mais c'est que j'avais un joli cadeau pour vous. Un beau cadeau !

BERENICE, *off.* – Mon cadeau ? Il est enfin prêt ? (*Hurlant :*) Envoyez !

OSCAR. – Hein ?

QUENTIN. – Passez par ici pour l'instant.

OSCAR. – Pourquoi ?

ESTELLE. – Parce que.

OSCAR. – Ah bon. (*Quentin et Estelle poussent Oscar dans le cellier.*)

SERAPHINE, *entrant.* – Ah ! Tout de même ! Coriace la serrure mais rien ne résiste à Séraphine, La Mac Gyver auvergnate comme ils disent à Saint Fulcran ! Pourquoi que vous m'avez enfermée dans la cuisine ?

ESTELLE. – Pour que tu ne sois pas dérangée pour cuisiner...

SERAPHINE. – Et pour cuisiner quoi ? Elle m'a demandé une bouillabaisse. Y'a pas un poisson dans le frigo !

ESTELLE. – C'est que... Je voulais une bouillabaisse au... Au poulet.

SERAPHINE. – Une bouillabaisse au poulet ?

BERENICE, off. – Alors il vient ce cadeau oui ou non ?

OSCAR, off. – Oui, oui, il arrive !

SERAPHINE. – Qu'est-ce que ... ?

ESTELLE. – Je t'expliquerai mais...

BERENICE, off. – Je n'y tiens plus. Je veux mon cadeau ! Le cadeau ! Le cadeau !

OSCAR, off. – Voilà, voilà !

QUENTIN, ouvrant dans le cellier comme un diable. – Raaah !

OSCAR. – Aaaah ! (*On entend Oscar tomber. Quentin a un sourire satisfait pour le public et referme la porte.*)

SERAPHINE. – Mais c'est...

ESTELLE. – Je te promets que je t'expliquerai mais pas maintenant. Passe dans la chambre et installe-toi. Défait ta valise et repose-toi un peu.

SERAPHINE. – Bon, je vais chercher ma valise dans la cuisine. (*Elle sort à la cuisine.*)

ESTELLE. – Vite Quentin. Occupe-toi de l'Oscar, moi je m'occupe de BSK. (*Ils sortent.*)

SERAPHINE, revenant. – Dis, elle est où la chamb... Y'a plus personne... Oh et puis zut ! Les chambres ça doit être à l'étage, c'est toujours à l'étage les chambres. (*Elle monte à l'étage avec sa valise et off :*) Ben voilà ! Ça c'est de la chambre ! Mazette !

La scène reste vide un instant puis Charlotte entre avec Pedro.

CHARLOTTE. – Je vous en prie cher Monsieur. Donnez-vous la peine d'entrer.

PEDRO. – Muchas gracias, Señorita.

CHARLOTTE. – Une chance que nous nous soyons trouvé dans l'ascenseur. Et bravo pour le déguisement de plombier.

PEDRO, suffisant et sans aucun accent espagnol. – Je suis un professionnel et un professionnel ne laisse rien au hasard. Vous avez demandé du plombier, je suis un plombier.

CHARLOTTE. – Vous parlez le français sans accent. Félicitations.

PEDRO. – Pedro Gonzales est mon nom de scène, pas d'état civil. Je n'ai jamais mis les pieds en Espagne mais si vous voulez Yé peux parler commé ça. Olé !

CHARLOTTE. – Très bien. La cliente attend un hidalgo, un matador. Vous comprenez ?

PEDRO. – Les désirs de la cliente sont des ordres. No problema !

CHARLOTTE. – Alors, justement, en parlant des désirs de la cliente. Ils sont quelque peu...

PEDRO. – Particouliers ? No problèmos, Yé suis oune professionnel et un professionnel sait tout faire.

CHARLOTTE. – Je n'en doute pas mais, ce que je voulais dire c'est que la cliente est assez difficile à...

PEDRO. – A satisfaire ?

CHARLOTTE. – Plutôt à rassasier.

PEDRO. – Vous voulez rire. Vous avez vu l'athlète ? Je suis un professionnel et un professionnel rassasié toujours. Ce n'est pas pour rien qu'on m'appelle l'Étalon Andalou.

CHARLOTTE. – Oui mais j'aime autant vous prévenir. Elle est dans un tel état de manque qu'elle va sûrement se jeter sur vous.

PEDRO. – J'ai l'habitude. Je les rends toutes folles. Dès qu'elles me voient, elles...

CHARLOTTE. – Eh bien alors, voici une valise avec quelques petits accessoires dont elle raffole.

PEDRO. – Aïe ! La coquine !

CHARLOTTE. – Je vais chercher la musique. Eh oui, elle préfère faire ça en musique. Je reviens et vous y allez. (*Elle sort dans la chambre.*)

PEDRO. – Une insatiable qui aime faire ça en musique. Elle va voir pourquoi on m'appelle l'Étalon Andalou. Ça va être la fiesta !

CHARLOTTE, revenant. – Voici. Vous entrez, vous appuyez sur ce bouton et...

PEDRO. – Olé ! Yé compris. Arriba Señorita ! Arriba ! (*Il sort par l'escalier.*) Oh mi corazón ! Mi amor !

On entend la musique des Walkyries qui commence et Charlotte se détend sur le canapé mais la musique s'arrête dans un miaulement et fait place à des cris et des bruits de combat. Enfin, Pedro arrive en vrac au bas de l'escalier, ensanglanté et assommé pour le compte.

SERAPHINE, off. – Qu'est-ce que c'est que cet énergumène ? (*En arrivant au bas de l'escalier :*) Et celle-ci, qui c'est ?

CHARLOTTE. – Et vous madame ? Qui êtes-vous je vous prie ?

SERAPHINE. – Estelle, viens ici tout de suite !

ESTELLE, entrant. – Oh là là là là ! Je vais tout vous expliquer.

BERENICE, off et littéralement en transe. – Mon cadeau ! Mon cadeau ou je fais un malheur ! Hubeeeert !

Vous voilà à la fin du premier acte mais au début de l'affaire. Comment Estelle va-t-elle se sortir de la situation, surtout si elle se complique encore... ?